

NIETZSCHE ET ZOLA.

I. Nietzsche face à Zola.

La petite étude sur Zola publiée cinquante ans après sa mort par Marc Bernard¹ s'achève par l'énoncé d'une surprenante préséance :

« il est peu de romanciers actuels qui ne lui doivent quelque chose, même lorsqu'ils n'en savent rien. Zola nous a donné le goût d'une réalité forte et le courage de la montrer. Ainsi que le dit Nietzsche, nous sommes devenus à son exemple "plus cyniques, mais plus francs". »

Or, nulle part, à notre connaissance..., Nietzsche ne s'est fait en ces termes le "disciple" de Zola. Les seuls textes pouvant être invoqués à l'appui de cette citation apocryphe sont les quelques fragments posthumes de l'automne 1887 dans lesquels le philosophe qui se livre à une comparaison de trois siècles (en l'occurrence les XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème}), crédite en effet le XIX^{ème} d'une certaine valeur, mais sans que Zola en soit tenu pour responsable :

« Le XIX^{ème} est plus animal, plus souterrain, plus laid, plus réaliste, plus populacier, et à cause de cela même "meilleur", "plus sincère", plus prêt à se soumettre à la "réalité" de toute sorte, plus *véridique*, sans aucun doute : plus *naturel* ; mais faible en volonté, mais triste, et d'une obscure convoitise, mais fataliste. »²

Un jugement aussi mitigé se retrouve dans un fragment contemporain qui traite de *la naturalisation de l'homme au XIX^{ème} siècle*³, mais là encore, Zola n'est pas cité.

Encore plus significatif est le fait qu'il soit absent de la liste des auteurs français en la compagnie desquels Nietzsche aimait se retrouver. Citant « au hasard » les noms qui lui viennent spontanément à l'esprit parmi ses contemporains, dans le passage d'*Ecce Homo*⁴ qui précise son rapport à la lecture en général, le philosophe après avoir énuméré ceux de Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France et Jules Lemaître, avoue sa préférence pour Guy de Maupassant : « quelqu'un de la forte race, un vrai Latin pour qui j'ai un faible particulier. » Tandis que, selon une note du printemps 1888, les choses que montrent Zola et de Goncourt sont laides : « mais s'ils les montrent, c'est qu'ils

1 Marc Bernard, *Zola par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Écrivains de toujours », 1952, rééd. 1966, p. 167.

2 FP XIII 9[178] ou VP1 §26

3 « Nous sommes plus grossiers, plus directs, pleins d'ironie à l'égard des sentiments généreux, même lorsque nous y succombons. » FP XIII 10[53] ou VP 5 (tome II, § 288, p. 113)

4 EH Pourquoi je suis si avisé §3

trouvent plaisir à cette laideur... »⁵ D'où le célèbre mot du *Crépuscule des idoles* : « Zola : oder "die Freude zu stinken" » (« Zola : ou "la joie de puer". »⁶) On ne le pardonnerait pas à un lycéen, a fortiori à un étudiant en lettres ! Mais..., venant de Nietzsche, il est accueilli avec intérêt. La curiosité l'emporte sur l'indignation. On s'y arrête. On s'interroge sur les origines de ce mépris...

Zola, ou la joie de puer ? L'allusion parodique à *La joie de vivre* de l'écrivain naturaliste dans laquelle le pessimisme schopenhauerien tient une grande place est-elle une justification suffisante du dégoût nietzschéen ? Un autre fragment posthume paraît confirmer cette filiation repoussante aux yeux du philosophe qui s'est voulu optimiste, de belle humeur : « le pessimisme littéraire en France : Flaubert, Zola, Goncourt, Baudelaire. »⁷ Tandis que d'autres notes étendent la réprobation à toute la démarche naturaliste, rapprochée de celle de Taine et dont les défauts seraient « la brutalité des couleurs, du thème, des convoitises. Exemple : Zola, Wagner, dans un domaine plus intellectuel, Taine. » Bref, « une logique du linéament, grossière, accusée à l'excès : le motif simplifié jusqu'à la formule », étant entendu que « la formule tyrannise. »⁸ Prisonnier volontaire de cette "logique", Zola, avec ses romans, n'aurait fait qu'illustrer « une certaine compétition avec Taine, une façon d'appliquer les méthodes de ce dernier pour en faire une sorte de dictature dans un milieu sceptique. D'où l'intentionnelle schématisation grossière des principes, afin qu'ils agissent en tant qu'impératif. »⁹ En somme, un regrettable manque de finesse psychologique, imputable au « fait de subjuguier par des moyens massifs »¹⁰...

Ces quelques trop rares propos (exclusivement critiques...) arrachés à la masse des fragments posthumes et qu'il convient d'ajouter à la divagation en public de "l'inactuel"¹¹, la question se pose de savoir s'ils ont été rédigés suite à une lecture personnelle de quelques-unes des œuvres du romancier ? Ou bien s'ils ont simplement été suggérés à Nietzsche par un journaliste, un rédacteur de revue, ou un commentateur dont il n'aurait en définitive fait que s'inspirer ? On songe à Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière et Louis Desprez dont les ouvrages figurent dans la bibliothèque du philosophe reconstituée à Weimar¹², alors que pas un roman de Zola ne s'y trouve ! Symétriquement d'ailleurs à cette absence qui laisse songeur on notera celle de Maupassant dont Nietzsche s'est pourtant, comme on l'a vu, reconnu admiratif... Giuliano Campioni qui s'est attardé sur le cas de ce dernier, sans faire le rapprochement avec celui de Zola, s'est demandé si *les mots sur Maupassant - qui vont du reste dans le sens d'un jugement très répandu* - n'étaient pas tout simplement empruntés à Anatole France ou à Paul Bourget ?¹³ Le problème de la connaissance directe - ou non - des écrivains français que Nietzsche mentionnait à l'occasion¹⁴ se "résout" ainsi par la conclusion que *Bourget*

5 FP XIV 14[47] ou VP 1 § 362

6 Cid. Raids d'un intempestif § 1 (traduction Éric Blondel, Paris, Hatier, 2001.)

7 FP XIII 11[159]

8 FP XIII 10[37]

9 FP XIII 11[56]

10 FP XIII 11[312]

11 *Divagations d'un "inactuel"* est la traduction retenue par Jean-Claude Hémerly (dans l'édition Gallimard) pour *Streifzüge eines Unzeitgemässen*. Avec cette précision en note : littéralement : « Digressions/vagabondages/d'un homme étranger à son temps. » On a vu plus haut – note 6 – le choix fait par Éric Blondel.

12 Jules Lemaître consacre un chapitre à Zola dans *Les contemporains. Études et portraits littéraires. Première série*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886. De même, Ferdinand Brunetière dans *Le roman naturaliste*, Paris, Calmann-Lévy, 1884. Ainsi que Louis Desprez dans *L'évolution naturaliste*, Paris, Tresse, 1884.

13 Giuliano Campioni, *Les lectures françaises de Nietzsche*, Paris, PUF, 2001, p. 230.

*semble bien être le seul romancier dont on sait à coup sûr que Nietzsche l'a lu de première main.*¹⁵

Tenter d'aller au-delà de cette semi certitude décevante et semble-t-il définitive... est ce à quoi l'on s'emploiera ici, avec le pressentiment que ce *holzweg* pourrait tout de même déboucher quelque-part. Que l'on rebrousse chemin se justifie dès lors qu'on privilégie le Zola *politique*, celui de *Germinal* ou de *L'assommoir*, prêtant une oreille compatissante à *la misère sociale*... La sœur du philosophe avançait déjà cette explication¹⁶ tout à fait plausible à l'oubli du romancier "engagé" dans la liste des auteurs français appréciés par son frère.¹⁷ Mais plus important peut-être que ce rappel d'une sensibilité aristocratique qui l'aurait conduit à se tenir à bonne distance du *bruit démocratique que faisait la France de cette époque* nous paraît le point suivant :

« à partir de l'hiver 1883, qu'il passa à Nice, il se lassa des traductions ; il s'était familiarisé avec la langue française et l'état de ses yeux s'était notablement amélioré, de sorte qu'il commença à lire lui-même beaucoup de livres en français. »¹⁸

N'est-il pas, dès lors, assez *invraisemblable* que de tous les *Rougon-Macquart*, pas un volume n'ait été au moins parcouru par Nietzsche ? Notamment celui dont le titre ne pouvait que l'attirer : *La faute de l'abbé Mouret*. Ces thèmes centraux de la *Généalogie de la morale* que sont *l'idéal ascétique*, *la faute* et *la mauvaise conscience*, Zola ne les a-t-il pas magistralement incarnés avec le *Frère Archangias* et l'*abbé Mouret*, tandis qu'*Albine* illustre *l'innocence des sens* prônée par Zarathoustra¹⁹ ? Dans un article du 10 mars 1883, Maupassant avait fait l'éloge de *cette sorte de poème en trois parties dont la première et la troisième sont, de l'avis de beaucoup de gens, les plus excellents morceaux que le romancier ait jamais écrits.*²⁰ Peut-on vraiment envisager que Nietzsche se soit dispensé de l'entrouvrir, fort de sa conviction que Zola n'était que *plaisir pris à puer* et rien d'autre ? On est d'autant plus réticent à l'admettre qu'à l'époque même où il se décidait à rendre public par le biais du *Crépuscule des idoles* son jugement sévère et pour le moins elliptique sur le représentant du naturalisme, Georg Brandes dont on connaît le rôle dans l'accession première de Nietzsche à la notoriété venait de lui adresser un petit essai de son cru sur Zola, paru dans la revue *Deutsche Rundschau*. Confronter la lettre du 8 janvier 1888 par laquelle le philosophe allemand encore largement inconnu remercie son

14 La consultation du catalogue de sa bibliothèque (*Nietzsches persönliche Bibliothek*, Berlin, Walter de Gruyter, 2002) confirme que sur les sept auteurs dont il fait l'éloge dans *Ecce homo*, cinq n'y figurent pas... Hormis Maupassant déjà cité, il s'agit de Loti, Gyp, Meilhac et France. Le mode de vie de Nietzsche, philosophe *itinérant*, ne permet-il pas aussi (en partie...) d'expliquer l'absence de certains titres dans sa bibliothèque ? Privilégier la possession d'ouvrages de critique plus difficiles d'accès que les romans à succès partout disponibles était un choix rationnel. La correspondance de l'année 1888 était d'ailleurs loin de laisser transparaître la plus totale indifférence du philosophe à l'égard de Zola. On le voit ainsi se mesurer au "malodorant" naturaliste en termes d'audience lorsqu'il suggère à Strindberg (le 8 décembre 1888) d'assurer la traduction en français de sa petite autobiographie avec l'espoir que *Nana* elle-même sera dépassée par le nombre de tirages !

15 Brigitte Krulic, *Nietzsche lecteur des écrivains de son temps*, in *L'Europe en mouvement 1870-1913, Analyses comparatistes d'une évolution culturelle*, Presses Universitaires de Rennes, 2016.

16 Elisabeth Förster-Nietzsche citée dans Jacques Le Rider, *Nietzsche en France, De la fin du XIX^e siècle au temps présent*, Paris, PUF, 1999, p. 30-35.

17 A l'appui de cette thèse, on peut aussi mentionner le passage d'une lettre à Overbeck du 13 mai 1887 dans laquelle Nietzsche réexpédie à son ami le livre de Karl Bleibtreu *Revolution der Literatur (La Révolution de la littérature)*, à ses yeux coupable d'un impardonnable *culte de Zola* !

18 J. Le Rider, *op. cit.*, p. 30.

19 « Vous conseillé-je de tuer vos sens ? Je vous conseille l'innocence des sens. Vous conseillé-je la chasteté ? La chasteté est chez quelques-uns une vertu, mais chez beaucoup, elle est presque un vice. » (Z. I. De la chasteté.)

20 Maupassant, *Émile Zola*, Collection « Célébrités contemporaines », A. Quantin, 1883. Paru le 10 mars 1883 dans *La Revue politique et littéraire*. Repris dans : Maupassant, *Chroniques 2*, Paris, UGE-10/18, 1980, p. 310.

publicitaire danois à l'article rétrospectif de ce dernier en 1894 permet de mesurer l'ampleur de la méprise dont témoigne la définition outrancière du *Crépuscule des idoles* :

« En 1887, en dehors de France et en partie encore aussi en France » - nous dit Brandes - « l'opinion dominante au sein du public "lettré" était la suivante : Zola est, comme il se définit lui-même, un *naturaliste* ; il se meut avec un plaisir étrange, voire révoltant, qui n'attire que les natures brutales, dans une réalité sans cesse davantage putride, dans le but de représenter celle-ci avec la plus grande fidélité photographique possible. La fidélité dans la représentation de la putridité, voici sa spécialité ; son pessimisme dissimule une joie impure devant le vulgaire – pensons aux mots de Nietzsche, beaucoup plus tard : "Zola ou la joie de puer". Et c'est pour m'opposer à ce préjugé que j'ai écrit l'article précédent. »²¹

Brandes s'était-il montré suffisamment convaincant dans sa réhabilitation dont Nietzsche prétendit avoir apprécié l'*optique psychologique* sans apparemment y trouver de quoi modifier son appréciation ? On peut en douter...²² Quoi qu'il en soit, une fois refermé le dossier de cette lecture manquée du naturaliste par le pourfendeur allemand des idoles, demeure entière la question autrefois posée par Charles Andler :

« n'y a-t-il rien dans Zola qui rejoigne Nietzsche ? »²³

Récemment, en conclusion d'un article traitant de la réception tardive du philosophe par le dernier Zola, ont été soulignés leurs *propos étonnamment convergents plaçant le christianisme et la vie dans une relation agonistique inconciliable*.²⁴ Recenser quelques-unes de ces convergences permettra au moins de rapprocher ceux qui se sont méconnus...

21 Georg Brandes cité par Aurélie Barjonet, *Georg Brandes lecteur de Zola, découvreur de ses mythes*, in *Grands courants d'échanges intellectuels : Georg Brandes et la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Actes de la deuxième conférence internationale Georg Brandes. Nancy, 13-15 novembre 2008*, Éd. Annie Bourguignon, Konrad Harrer, Jørgen Stender Clausen, Berne, Peter Lang, 2010, p.179-180.

22 En tout cas, Zola ne manifesta pas grand enthousiasme à la lecture de cette étude traduite pour lui en français par son ami Louis de Hessem auquel il écrivit le 5 avril 1888 : « Je l'ai lue avec un vif intérêt, grâce à la clarté et à la netteté que vous lui avez données. En elle-même, je la trouve incomplète, juste sans doute, mais sur des points secondaires, et n'allant pas à la source même des œuvres. » (in Aurélie Barjonet, *op. cit.*, p. 182)

23 Charles Andler, *La dernière philosophie de Nietzsche*, Paris, Bossard, 1931. Réédité au tome III de *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, Gallimard, 1958, p. 416.

Pour ne pas chercher trop loin, selon ses propres termes, Andler avait simplement répondu par quelques lignes extraites du *Naturalisme au théâtre* de Zola : « La morale, je vais vous la dire... Jetez-vous dans l'action ; acceptez et décuplez la vie. Vivre, la morale est là uniquement, dans sa nécessité, dans sa grandeur. En dehors de la vie, du labeur continu de l'humanité, il n'y a que folies métaphysiques, que duperies et que misères. (...) La théorie de la souveraineté du public est la plus bouffonne que je connaisse. Elle conduit droit à la condamnation de l'originalité et des qualités rares... (...) Je me suis toujours prononcé pour l'individualité. Elle est l'unique force. »

On voit qu'en retenant des propos épars, à coloration élitiste en particulier, on parvient à faire "se rejoindre" Nietzsche et Zola par là où a priori ils se séparaient... Un siècle après la mort de l'auteur de *Germinal*, une commentatrice très critique vis à vis de sa réputation d'*homme de gauche* a ainsi exploité en guise de conclusion un passage de *Mes haines*, selon elle véritable profession de foi qu'on pourrait rapprocher de certaines positions de Nietzsche : « Je hais les gens nuls et impuissants ; ils me gênent. [...] Je n'ai pu faire deux pas dans la vie sans rencontrer trois imbéciles. [...] La grande route en est pleine, la foule est faite de sots qui vous arrêtent au passage pour vous baver leur médiocrité à la face. [...] Mais, pour l'amour de Dieu, qu'on tue les sots et les médiocres, les impuissants et les crétiens. » (in Julie Moens, *Zola l'imposteur*, Bruxelles, Éditions Aden, 2004, p. 147)

24 Arnaud François, *Nietzsche dans le dernier Zola*, in *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, Mai 2017, n° 69, p. 185.

II. Nietzsche et Zola face à l'effondrement de l'Église.

Lors d'un entretien accordé en 1901 au journaliste et critique littéraire allemand Alfred Kerr, Zola évoquant son rapport à la philosophie de Nietzsche (qu'il reconnaissait n'avoir que survolée) fit cependant l'étonnant aveu suivant :

« Il y a quelque-chose chez Niètsch qui m'attire ; un point où nous sommes d'accord : c'est la haine du christianisme. Oui, vous m'avez bien compris : la haine. Ces dix-neuf siècles ont été effroyables. Cette religion me paraît malade. Elle met la beauté de la femme dans la virginité, entre autres choses. Il est vrai que j'aime certaines œuvres d'art chrétiennes. A part cela... horreur ! »²⁵

Cette brève confession, avec sa charge d'animosité explosant heureusement sans victimes, le romancier venait de lui donner dans son *Paris* de 1898 un exutoire littéraire en la personne de l'anarchiste Guillaume Froment, inventeur d'un explosif surpuissant destiné à faire sauter la basilique du *Sacré Cœur* un jour de pèlerinage... Projet terrifiant, finalement abandonné après une lutte opposant Guillaume à son frère Pierre, le prêtre défroqué héros des *Trois Villes* et... porte-parole implicite de Zola.

Risquons un parallèle avec le troublant incendie de *Notre Dame de Paris* le 15 avril 2019 : s'il s'était produit du vivant de Zola, ne lui aurait-il inspiré que des mots de consternation ? L'ambivalence de son rapport à la religion chrétienne, qui se trahit aussi bien dans le propos à Alfred Kerr que nous venons de citer que dans ses romans, permet au moins d'hésiter... *L'effondrement de la voûte d'une église dans la nef* est une image forte que le naturaliste a su peindre dans *La faute de l'abbé Mouret* avec une visible complaisance, et qu'il a d'ailleurs reprise dans ses *Évangiles*. Elle mérite qu'on s'y attarde. D'autant que la même hallucination devait ressurgir, dix ans plus tard, sous la plume de... Friedrich Nietzsche !²⁶ Réminiscence d'une lecture inavouée ou simple coïncidence ? Comme le disait Ernst Jünger à propos de la possible et très probable lecture de Stirner par Nietzsche, *les idées sont dans l'air. L'originalité réside dans leur mise en forme, dans la force avec laquelle on les empoigne et les modèle.*²⁷

III. Nietzsche et Zola face au néant...

La conviction que nous sommes *au lit de mort du christianisme* est commune à Nietzsche et à Zola. Si le premier est l'auteur de la formule²⁸, le second s'en fit en quelque sorte le clinicien dans le dernier volume de ses *Rougon-Macquart* : « tout ce qu'on propose, les retours en arrière, les religions mortes, les religions replâtrées, aménagées

25 Entretien d'Alfred Kerr avec Émile Zola en 1901, publié pour la première fois en 1932 dans les *Nouvelles littéraires*. Intéressante précision sous la plume de Kerr : *Zola prononçait Niètsch. Il disait : « Je ne connais que les grandes lignes de sa philosophie. Je ne suis pas d'accord avec Niètsch. »* (texte en ligne sur <https://www.nietzsche-en-france.fr/outils/emile-zola-sur-nietzsche-et-wagner/>)

26 « Regardez-les-moi, ces cabanes que ces prêtres se sont édifiées ! Ils appellent églises leurs cavernes embaumées. Oh ! Cette lumière truquée, cet air épais ! Ici où l'âme n'est pas en droit de s'envoler vers ses propres hauteurs ! (...) Et ce n'est que lorsque le ciel pur, à nouveau, regardera à travers des voûtes effondrées l'herbe et le pavot rouge le long de murs brisés – c'est alors seulement que je tournerai à nouveau mon cœur vers les demeures de ce dieu. » (Z II. Des prêtres.) « car j'aime même les églises et les vieilles tombes des dieux, lorsque enfin le ciel d'un œil pur regarde à travers leurs plafonds crevés ; j'aime à être installé comme l'herbe ou le pavot rouge sur les églises détruites. » (Z III. Les sept sceaux. § 2)

27 Ernst Jünger, *Eumeswil*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1977, trad. française, Paris, La Table Ronde, collection Folio, 1978, p. 461.

28 C'est le titre donné au § 92 d'*Aurore*.

selon des besoins nouveaux sont un leurre » rétorque le docteur Pascal à sa nièce Clotilde,²⁹ désespérée que *le ciel* soit désormais *vide* par la faute de la science... A la possibilité d'un retour à la foi fondé sur ce dépit, il oppose fermement son veto : « Certes, au simple point de vue du bonheur, la foi est un solide bâton de voyage, et la marche devient aisée et paisible quand on a la chance de le posséder. » Mais concession n'implique pas conversion ! On retrouve la même attitude dans un mot de Nietzsche à Lou Salomé qu'elle rapporte dans son essai de 1894 : « au cours d'une conversation où nous parlions de ses métamorphoses, Nietzsche déclara un jour en plaisantant à moitié : (...) Ne devrait-on pas revenir à la foi ? Peut-être à la foi *catholique* ? »³⁰

L'obligation désormais faite à l'homme de *rester fidèle à la terre* et de ne pas suivre *ceux qui lui parlent d'espérances supra-terrestres*³¹ s'accompagne ipso facto de la conscience d'une limitation : *nous sommes définitivement éphémères*.³² L'accepter avec le sourire n'est pas donné à tous et derrière le "gai savoir" de Nietzsche aussi bien que la "sérénité" affichée par le docteur Pascal,³³ porte-parole de Zola, on discerne l'effort, la *volonté de paraître gai* à défaut de l'être : au fond, un optimisme de façade cachant un pessimisme latent... A la thèse soutenue par Henri de Lubac et selon laquelle *chez Nietzsche, le pessimisme schopenhauérien n'a jamais été vraiment surmonté*³⁴ correspondant, pour "le cas Zola", la remarque d'Arnaud François : « il est donc crucial de comprendre que Pascal, pas plus que Zola n'était un béat - un heureux. »³⁵ Dans son étude portant sur *Schopenhauer en France*, René-Pierre Colin avait déjà noté que *le pessimisme représente pour Zola la plus dangereuse des tentations* avant de conclure que *sous la glorification du travail qui participe à l'évolution naturelle, sous le chant à la vie, à la fécondité, à l'espoir, se tapit une horreur du néant que vient précisément masquer le déploiement pléthorique d'activité, de mouvement et de labeur*.³⁶ Nietzsche, lui aussi, a cherché à repousser cette tentation du pessimisme en opposant son prétendu *pessimisme de la force* (ou *pessimisme dionysiaque*...) à *celui de la faiblesse*.³⁷ A-t-il réussi ?... La paraphrase de nuées d'interprètes glosant sur le *oui à la vie* et l'*amor fati* n'apporte pas la preuve de cette "grande santé" insolemment jetée au visage des sceptiques par le philosophe. Même réécrite *en allemand* pour faire plus authentique, cette *Heiterkeit* ("belle humeur") ne convainc guère...

Ce que sera *l'irréligion de l'avenir*³⁸ fut une préoccupation partagée par Nietzsche et Zola. Que le philosophe se soit plu à nommer son *Zarathoustra* « un cinquième "Évangile" ou quelque chose pour lequel il n'y a pas encore de nom »³⁹ et le romancier à mettre en chantier quatre *Évangiles* (*Fécondité, Travail, Vérité* et *Justice*) ne relève pas que du style

29 Zola, *Le Docteur Pascal*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 1984, p. 102.

30 Lou Andréas-Salomé, *Frédéric Nietzsche* (1894), Paris, Bernard Grasset, 1932, réimpression Gordon & Breach, p. 61.

31 Z Prologue §3

32 A § 49

33 *La sérénité, sinon le bonheur* précise-t-il... (*Le Docteur Pascal*, *op.cit.*, p. 58 & 347)

34 Henri de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Éditions Spes, 1944, réédition, Paris, Les Éditions du Cerf, 1998, p. 65.

35 Arnaud François, *La philosophie d'Émile Zola*, Paris, Éditions Hermann, 2017, p. 249. Revenant en conclusion sur *l'éthique générale du Docteur Pascal qui consiste à aimer, et à faire aimer, la vie « malgré tout » ou « quand même »*, Arnaud François en fait incidemment ressortir l'aspect précaire : « l'amour de la vie ne peut être que *conquis* sur une mélancolie toujours menaçante. » (p. 344)

36 René-Pierre Colin, *Schopenhauer en France*, Presses Universitaires de Lyon, 1979, p. 179-180.

37 Voir notamment GS § 370, *Essai d'autocritique* § 1 (rajouté en 1886 à *La Naissance de la Tragédie*), FP XIII 10[21] ou VP 1 § 461, FP XIV 14[25], 14[227] ou VP 1 § 53, FP XIV 17[8].

38 Pour le dire avec les mots de Jean-Marie Guyau dont Nietzsche possédait le livre ainsi intitulé.

39 Lettre à Ernst Schmeitzner du 13 février 1883.

parodique ou de la dérision. L'un et l'autre ont manifestement éprouvé *le vide* laissé par la "mort de Dieu" sur le mode du vertige, ainsi qu'en témoigne ce passage du célèbre § 125 du *Gai Savoir* dans lequel un *insensé* qui se définit comme le *meurtrier de Dieu* paraît encore le rechercher :

« N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit ? »

Sur ce qu'il en est de la *gaieté* de ce mécréant déicide, le § 343 rajouté cinq ans plus tard n'apportera pas véritablement le sentiment d'une nouvelle aurore... L'angoisse pointe sous l'euphorie de bravade. Certes, *la mer est désormais ouverte sur l'infini*, mais où trouvera-t-on de quoi accoster, et à quelles conditions ? Le lyrisme indéniable avec lequel est exposé *le plus grand événement récent - à savoir que "Dieu est mort", que la croyance au Dieu chrétien est tombée en discrédit*, va de pair avec le trouble, l'anxiété. Zarathoustra vacille au bord du gouffre... Un fragment posthume des années 1885-1886 confirme la dimension quelque peu factice de l'allégresse censée accompagner le *grand événement* :

« ne semble-t-il pas que nous possédions un savoir que nous *redoutons* ? Avec lequel nous ne voulons pas rester seuls ? Un savoir dont la charge nous fait trembler, dont le chuchotement nous fait pâlir ? (...) Il semble que nous nous sachions trop faciles à briser nous-mêmes, et peut-être déjà brisés et incurables ; il semble que nous craignons la main de la vie, et qu'elle doive nous briser, que nous trouvions refuge dans son reflet, dans sa fausseté, sa surface et sa tromperie diaprée ; il semble que nous soyons gais parce que nous sommes monstrueusement tristes. Nous sommes sérieux, nous connaissons l'abîme : *c'est pourquoi* nous nous défendons contre tout sérieux. »⁴⁰

C'est dire en quel sens la "gaieté" de ce *savoir* peut être prise au sérieux ! Et à quel point doivent être accueillis avec circonspection aussi bien le démenti apporté par *Ecce homo* à ce malaise né de la nouvelle anthropologie⁴¹ que les proclamations de "joie de vivre" réitérées par Nietzsche dans les diverses préfaces rajoutées en 1886 à ses anciens livres, ou encore ces autoportraits flatteurs qu'il adressait à ses correspondants jusqu'aux derniers jours précédant l'effondrement, tel celui-ci destiné à Jean Bourdeau le 17 décembre 1888 :

« personne ne s'est plaint de me voir arborer une mine sombre, moi-même pas une seule fois : j'ai peut-être fait la connaissance de modes de pensée plus terribles et plus problématiques que n'importe qui, mais seulement parce que c'est dans ma nature d'aimer l'aventure. Je compte la gaieté d'esprit parmi les *preuves* de ma philosophie. »

L'aventure..., ces villes qu'il faudrait *construire au pied du Vésuve*⁴², alors que le promeneur solitaire de Turin se félicitait de l'excellent pavage des rues pour ses sorties "par-delà le bien et le mal", plus proche en cela du prudent *Monsieur Bellombre* du *Docteur Pascal* que des *condottieri* auxquels il se sentait apparenté...

Une même ambiguïté dans la *sérénité* se retrouve chez le Zola des *Trois Villes* qui s'est à l'évidence transposé dans le personnage de Pierre Froment qui *avoua tout d'un coup sa torture, dit quel vide mortel la perte de la foi avait à jamais creusé en lui. Ah ! Ne plus croire, ne plus aimer, n'être que cendre, ne pas savoir par quelle autre certitude*

40 FP XII 2[33]

41 « Je n'ai jamais vécu l'athéisme ni comme un aboutissement, ni, encore moins, comme une expérience marquante : chez moi, il se conçoit d'instinct. » (EH : Pourquoi je suis si avisé § 1)

42 GS § 283.

remplacer le Dieu absent !⁴³ L'aveu du désarroi, ici mis dans la bouche d'un prêtre, rappelle la scène du *Docteur Pascal* évoquée plus haut, à ceci près que Zola prête à Marie, la future épouse de Pierre, ce *tranquille athéisme*⁴⁴ que le docteur "serein" avait opposé à l'inquiétude métaphysique de sa nièce (et également future épouse...) Clotilde. La réplique de Marie à "l'insensé" illustre cette volonté de paix dans l'incroyance que Zola se faisait fort d'incarner :

« Mais il était fou ! (...) Désespérer, ne plus croire, ne plus aimer, parce que l'hypothèse du divin croule, et cela lorsque le vaste monde est là, la vie avec son devoir d'être vécue, toutes les créatures et toutes les choses à être aimées et secourues, sans compter l'universelle besogne, la tâche que chacun vient remplir ! Il était fou sûrement, et d'une folie noire, dont elle jura de le guérir. »⁴⁵

Ne croirait-on pas entendre Nietzsche avec sa définition du christianisme comme *hypocondrie romantique de ceux qui ne se tiennent pas solidement sur les pieds*⁴⁶ ? Au diagnostic du philosophe répondant l'étiologie de la vocation religieuse avancée par Marie : « affaire de tempérament peut-être. Mais affaire d'instruction aussi. »⁴⁷ La similitude entre le jeune prêtre étouffant dans sa soutane et le jeune Nietzsche renonçant à poursuivre ses études de théologie s'accompagne d'une identité de vues quant à ce que l'on pourrait qualifier de *problématique de la place vide*⁴⁸ :

« Le problème d'une religion nouvelle, d'une nouvelle espérance, nécessaire à la paix des démocraties de demain, le torturerait, sans qu'il pût trouver la solution possible, entre les certitudes de la science et le besoin de divin dont semble brûler l'humanité. »⁴⁹

Zola qui découvrit Nietzsche assez tardivement, principalement semble-t-il par le biais des articles du wagnérien Teodor de Wyzewa⁵⁰, aurait pu se reconnaître dans cette phrase décrivant la contradiction majeure du philosophe devenu fou : *l'étonnant mélange de besoin de croire et d'impuissance à croire qui fait le fond de cette âme malade*⁵¹.

IV. Nietzsche et Zola face à la figure du prêtre.

Mais ni chez Zola, ni chez Nietzsche, cette contradiction n'a été résolue par le retour à la foi. Un ecclésiastique, auteur d'une remarquable étude sur *Zola et le prêtre*, a reproché au romancier d'avoir usé de stéréotypes pour dépeindre les représentants de l'Église très nombreux dans ses œuvres et plus encore d'avoir trop souvent *associé la*

43 Zola, *Paris* (1898), Gallimard, collection « Folio Classique », 2002, p. 412.

44 *Ibid.* p. 411

45 *Ibid.* p. 412

46 FP XIII 10[127] ou VP 1 § 313.

47 Zola, *Paris*, *op. cit.*, p. 413

48 Selon les termes employés par David Strauss dans *L'ancienne et la nouvelle foi* aux § 44 et 88 : « nous avons répudié la conception du monde de la vieille religion chrétienne ; et si tant est que nous restions attachés à la religion, celle-ci repose sur des bases essentiellement différentes de tout ce qu'il est d'usage de considérer comme idée religieuse. C'est pour cela qu'il s'agit maintenant de voir ce que nous avons à mettre à **la place devenue vide** ; (...) On ne peut pas s'imaginer **une place vide**, là où de tout temps on a vu subsister quelque chose. » (David-Frédéric Strauss, *L'ancienne et la nouvelle foi*, Paris, C. Reinwald et Cie, Libraires-Éditeurs, 1876, p. 131 & 271)

49 Zola, *Paris*, *op. cit.*, p. 618.

50 Indépendamment de la "confidence" à Alfred Kerr qui sert de fil conducteur à notre étude, le rapport de Zola à Nietzsche a fait l'objet d'une note de Jacques Noiray dans *Paris*, *op. cit.*, p. 691. Arnaud François qui a traité la question de manière approfondie dans son article *Nietzsche dans le dernier Zola* (déjà cité ici p. 4 & note 24.) y revient brièvement dans *La philosophie d'Émile Zola* (*op. cit.*, p. 252, note 145).

51 Teodor de Wyzewa : *Nietzsche le dernier métaphysicien*, in *La Revue bleue* du 7 novembre 1891.

*possession tranquille de la foi à l'étroitesse d'esprit, voire à la sottise.*⁵² Un exégète religieux pouvait-il réagir autrement ?... Quel homme de foi acceptera jamais de souscrire à ce jugement de Nietzsche qui n'aurait certainement pas déplu à Zola :

« chaque livre où fleurit une odeur pastorale et théologique nous donne l'impression d'une *niaiserie* et d'une indigence pitoyable... »⁵³

Pour un Huysmans ou un Tolstoï qui firent machine arrière, combien d'autres s'engouffrèrent dans la brèche ouverte par les critiques de la religion révélée, David Strauss, Ernest Renan, Ludwig Feuerbach, pour ne citer que quelques grands noms de l'athéisme au XIX^{ème} siècle. Depuis, il semble que l'on assiste progressivement, un peu partout, quoique sur un mode moins apocalyptique, à l'une des scènes décrites par Zola dans son *Second Évangile* où l'église s'écroule (une fois de plus...) tandis que l'abbé officie : « une religion encore était morte, le dernier prêtre disant sa dernière messe dans la dernière église. »⁵⁴

Mais, aussi bien pour Zola que pour Nietzsche, il reste à élucider ce qui l'emporta, dans leur anticléricalisme affiché, de *la haine de la religion* ou de celle de *la caste sacerdotale* ? Abstraction faite de la proposition d'astreindre les prêtres aux travaux forcés (sic) présente dans *L'Antéchrist* et sur laquelle nous reviendrons, chez Nietzsche, comme chez Zola, "la main tendue" aux *hallucinés de l'arrière monde* est aussi évidente que la critique impitoyable de leur fond de commerce. Pierre Ouvrard lui-même, citant une note préparatoire au *Docteur Pascal*, s'est vu obligé de le reconnaître à propos du romancier :

« "ne pas manger du prêtre" pourrait être, si l'on excepte *Vérité*, l'expression de sa règle constante de conduite et d'écriture. »⁵⁵

Quant à Nietzsche qui a soupçonné le prêtre de mentir en conscience, c'est d'abord à ce type de "croyant" qu'est allé son mépris lorsqu'il a soutenu qu'*il est indécent d'être aujourd'hui chrétien.*⁵⁶ N'oublions pas son texte à *l'honneur des natures sacerdotales*⁵⁷, ni le passage où *Zarathoustra* dissuade ses disciples d'attaquer les prêtres⁵⁸, ni la bonhomie dont il fait preuve en invitant le vieux pape fatigué et *hors service* à se reposer dans sa caverne !⁵⁹ Un passage d'*Ecce homo* y reviendra :

« comme Zarathoustra sait descendre jusqu'à chacun pour lui adresser la parole la plus bienveillante ! Comme il touche d'une main délicate jusqu'à ses contradicteurs, les prêtres, et, avec eux, souffre d'eux ! »⁶⁰

52 Pierre Ouvrard, *Zola et le prêtre*, Paris, Beauchesne, 1986, p.156 & 160.

53 FP XIII 10[119] ou VP 1 § 429.

54 Zola, *Travail* (1901) in *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, 1968, tome VIII, p. 908.

55 P. Ouvrard, *op. cit.*, p. 181.

56 Ant § 38

57 C'est le titre du § 351 du *Gai Savoir* qui célèbre « ces douces et chastes natures de prêtre, si sérieuses dans la simplicité d'esprit »... On notera cependant l'ambiguïté de cet "éloge" pour autant que le *type d'homme* qui s'en trouve valorisé correspond à peu près au personnage de *l'abbé Horteur* dans *La Joie de vivre* : *un simple d'esprit dont la tranquille assurance ravissait Lazare* selon les termes mêmes employés par Zola au chapitre VII du roman et qui rejoignent la description du *Gai Savoir* : « cette pieuse aménité de curé de campagne qui se repose dans les prés avec une prudente et bovine tranquillité d'âme et *regarde* passer la vie avec un sérieux de ruminant ». Une caricature de prêtre selon Pierre Ouvrard...

58 « Voici des prêtres : et même s'ils sont mes ennemis, passez votre chemin, l'épée au fourreau ! (...) Ces prêtres me font de la peine. » (Z II. Des prêtres.)

59 « le chemin monte là-bas, c'est là que se trouve la caverne de Zarathoustra. Volontiers, il est vrai, je t'y conduirai moi-même, homme vénérable, car j'aime tous les hommes pieux. » (Z IV. Hors service.)

60 EH/Z § 6

Dans l'*Appendice* ajouté en 1917 à son livre sur *La morale de Nietzsche* initialement publié en 1902, Pierre Lasserre avait noté que *pour beaucoup de personnes sans instruction (et notamment pour les anarchistes)*⁶¹, *la haine de Nietzsche contre le christianisme* avait suffi à déterminer leur adhésion à sa philosophie, au risque d'une méprise quant aux raisons de cette haine... Revenons brièvement sur l'explication qu'en donne Nietzsche :

« j'abhorre le christianisme d'une haine mortelle, car il a créé les mots et les gestes sublimes qui, à une réalité terrifiante, prêtent une apparence de justice, de vertu, de divinité... »⁶²

Insérées dans le cadre d'un paragraphe intitulé *Anti-Darwin* faisant le procès des *types de la décadence* et des *instincts organisés du troupeau* ayant favorisé la sélection d'une masse de *ratés* au détriment des *heureuses exceptions*, reprises ensuite sous le même titre dans la 14^{ème} *Divagation d'un inactuel* du *Crépuscule des idoles* ainsi que dans la 34^{ème} établissant la parenté du chrétien et de l'anarchiste⁶³, ces raisons, on le comprend en les découvrant, ne sont pas celles qui provoquent la haine à première vue similaire de Zola pour le christianisme. Mais avant de conclure par là où cesse l'accord entre les deux critiques du christianisme, retenons ce qui légitime, aux dires même de Zola, leur rapprochement, à savoir l'approche chrétienne – et notamment ecclésiastique – de la sexualité, dénoncée par Nietzsche en ces termes :

« le christianisme a empoisonné Eros - il n'en est pas mort, mais il est devenu vicieux. »⁶⁴

Que Zola ait eu connaissance ou non de l'aphorisme, il est manifeste qu'il reproduit fidèlement sa pensée sur le sujet. La thèse de l'Église comme *éternelle guerre à la vie* avancée par le docteur Pascal lorsqu'il évoque le retour à la prêtrise de l'abbé Mouret après sa fugue au Paradou⁶⁵ recoupe celle de Nietzsche : « la *praxis* de l'Église est *hostile à la vie*. »⁶⁶ On croirait que le cinquième volume des *Rougon-Macquart* a été écrit pour en apporter la preuve ! Que l'on songe au rappel à l'ordre adressé à Serge Mouret après sa "faute" par le terrible Frère Archangias maudissant Albine : « c'est cette gueuse qui vous a tenté, n'est-ce pas ? Ne voyez-vous pas la queue du serpent se tordre parmi les mèches de ses cheveux ? »⁶⁷ A quoi Jeanbernat, dit "le Philosophe", et à l'évidence, ici, le porte-parole de Zola, rétorque : « il n'y a que des imbéciles comme ce calotin-là pour voir le mal... Où as-tu vu le mal, coquin ! c'est toi qui a inventé le mal, brute ! »⁶⁸ Particulièrement

61 Pierre Lasserre, *La morale de Nietzsche*, Paris, Calmann-Lévy, 1917, p.137.

62 FP XIV 14[123] ou VP1 § 324, ou VP 5 Vol. I. p. 191, § 395.

63 Cette parenté n'avait pas échappé non plus à Zola qui fait dire à Pierre Froment dans *Paris* que *la propagande secrète, la foi militante des anarchistes l'avaient frappé, comme ayant des ressemblances avec celle des sectaires chrétiens, au début.* (*Paris*, op. cit., p. 259) L'aspect *propagande secrète* étant ici mis en avant, alors que chez Nietzsche, était d'abord relevé chez le *saint anarchiste* Jésus (et ses disciples), le soulèvement *contre la hiérarchie de la société* (voir Ant § 27). Il est vrai que dans *Rome*, Zola confirme incidemment la thèse nietzschéenne en faisant dire à Pierre affrontant Léon XIII : *reprenez la besogne de Jésus qu'on a pervertie au cours des siècles, en la laissant entre les mains des puissants et des riches.* (*Rome* (1896), Gallimard, collection « Folio classique », 1999, p. 752.) Avec cette différence que *le soulèvement contre les puissants de l'Église*, condamné par Nietzsche en la personne du "saint anarchiste", est approuvé par Zola qui s'exprime ici indirectement !...

64 PBM § 168 (traduction Geneviève Bianquis, Paris, Aubier Montaigne, 1978)

65 Zola, *Le docteur Pascal*, op. cit., p. 123.

66 Cid. *La morale*, une anti-nature § 1.

67 Zola, *La faute de l'abbé Mouret*, Paris, « Le Livre de Poche », 1974, p.284-285.

68 *Ibid.* p. 326.

Notre analyse se démarque, ici, de celle de Chantal Bertrand-Jennings qui cite également ce passage dans *L'Éros et la femme chez Zola* (Paris, Éditions Klincksieck, 1977, p. 20). Tout en admettant que *c'est la religion qui est accusée*, de

grotesque apparaît donc, la remarque adressée par le "vertueux" Archangias à l'abbé repentant : « Voyez-vous, quand un prêtre fait ce que vous avez fait, il scandalise tous les autres prêtres... Moi-même, je ne me sentais plus chaste, à marcher à côté de vous. Vous empoisonniez le sexe... »⁶⁹ La thèse nietzschéenne de *l'empoisonnement de l'érotisme par le christianisme* se trouve ainsi reprise par celui qui l'illustre le mieux ! Tandis que l'emportement de Jeanbernat qui couperait volontiers une oreille au représentant de la "saine chasteté" trouve son pendant dans les Articles 1 et 4 de la *Loi contre le christianisme* rajoutée par Nietzsche à son *Antéchrist* le 30 septembre 1888 :

« Article 1. Est vicieuse toute sorte de contre-nature. L'espèce d'homme la plus vicieuse est le prêtre : il *enseigne* la contre-nature. Contre le prêtre, on n'a pas de raisonnements, on a les travaux forcés. (...) Article 4. Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Mépriser la vie sexuelle, la souiller par la notion d'"impureté", tel est le vrai péché contre l'esprit saint de la vie. »

V. Nietzsche et Zola face à la religion du travail.

Pour autant, le rejet vitaliste de la *non-vie* du prêtre, commun à Nietzsche et à Zola, cache de profondes divergences quant à ce que devrait être la *vraie vie*. Il est impossible de ne pas en tenir compte dès lors qu'on prolonge le rapprochement entre eux au-delà du simple éloge de la vie terrestre, sans espoir de résurrection.⁷⁰ Dans la seconde partie de l'entretien qu'il eut avec A. Kerr à propos de Nietzsche, Zola s'arrêta sur ce qui l'empêchait d'adhérer aux "grandes lignes de sa philosophie" :

par son influence culpabilisatrice, d'avoir causé cette vision catastrophique du sexuel, elle conclut par cette étrange remarque : « Peut-être est-ce en effet l'Église qui a inventé le mal ; mais, puisqu'il existe, toute la tentative de Zola à travers son écriture romanesque sera de s'en libérer. » (p. 19-20) Ce qui revient à faire adopter par Zola la perspective du Frère Archangias... Nous suivons au contraire Pierre Ouvrard qui estime que *c'est peut-être dans les réactions du docteur Pascal, à bien des égards porte-parole du romancier, que l'on peut deviner la véritable position de Zola (...) et la véritable "faute" de l'abbé Mouret, ne serait-ce pas, pour Pascal-Zola, d'avoir tué Albine en refusant l'appel de la vie ? (Zola et le prêtre, op. cit., p. 164-165)*

En mettant en exergue à l'un de ses chapitres (p.102) le rêve de Serge Mouret de voir l'humanité *enfanter sans la nécessité abominable du sexe*, Chantal Bertrand-Jennings oublie que ce sont là des propos tenus par le prêtre à la fin de la première partie, soit avant son ralliement aux vues de l'innocente tentatrice, et que sa "perdition" dans le Paradou "par la faute" d'Albine n'est pas éprouvée comme un péché : *ce ne peut être une faute* dit-il peu avant la fin du second livre, au chapitre XVI (p. 276). C'est au Frère Archangias dont la réprobation *salvatrice* du point de vue de l'Église précipite les "coupables" dans la mort que Zola fait endosser (au chapitre suivant) la responsabilité de la sortie du jardin d'Eden : tel est bien le message ultime délivré par le romancier.

Mais tout le travail de Chantal Bertrand-Jennings consiste à prouver "textes à l'appui" (puisés notamment dans les *Trois Villes* et les *Quatre Évangiles*) qu'on retrouve chez Zola, *et ceci en dépit de violentes vitupérations contre l'Église et son culte de la chasteté, les valeurs et les critères mêmes prônés par l'Église à l'égard de la femme et de la sexualité : exaltation de la chasteté, valorisation de la virginité, résignation à l'acte sexuel dans l'unique but de la procréation, et enfin création d'une "nouvelle" idole, une vierge-mère qu'il est bien difficile de distinguer de sa sœur la Sainte Vierge Marie.* (op. cit., p. 108) Ce leit-motiv d'un discours romanesque zolien véhiculant *une vision catastrophique et infernale de la sexualité* dans laquelle *l'amour ou l'instinct de copulation n'est jamais abordé avec légèreté* (op. cit., p. 11) paraissant surtout le reproche fait au *Nouveau Monde Amoureux* de Zola de n'avoir pas été celui de Fourier... Autant critiquer Nietzsche pour son éloge bien aussi "paradoxal" de la chasteté dans la *Généalogie de la morale* : « On connaît les trois grands mots de parade de l'idéal ascétique : pauvreté, humilité, chasteté : eh bien, que l'on regarde de près la vie de tous les grands esprits féconds et inventifs : on trouvera toujours présentes en eux à un certain degré ces trois choses. » (GM Livre III. Que signifient les idéaux ascétiques ? §8)

69 Zola, *La faute de l'abbé Mouret*, op.cit., p. 412.

70 Dans quelle mesure *l'éternel retour* peut être considéré comme une forme d'*immortalité* supposerait que l'on sache d'abord ce Nietzsche entendait par là et dans quelle mesure il y croyait... Deux points qui divisent ses exégètes mais confirment sa prédiction que l'on créerait peut-être un jour des chaires pour l'interprétation de son Zarathoustra (EH Pourquoi j'écris de si bons livres. § 1) ...

« L'avenir tel que Niètsch le dépeint, est utopique. Il serait triste s'il se réalisait. Je fais aussi un rêve, mais un autre. S'il faut faire des rêves... pourquoi ne pas rêver plutôt d'un grand bonheur pour les habitants de cette terre ? » Kerr rapporte ainsi la fin du propos : « Il se pencha un peu et dit : *Rêve pour rêve !* Ce fut la seule fois où son visage eut l'air transfiguré . »

Ce que Zola entendait par *l'avenir tel que Nietzsche le dépeint* renvoie probablement à la vision du *surhumain* exposée par Zarathoustra, à ce *rêve aristocratique d'une élite (...)* aboutissant à *l'homme parfait, l'homme supérieur* que le romancier prête à l'un de ses personnages dans *Fécondité*, le premier de ses Évangiles⁷¹. Une vision à laquelle lui-même se montrait réceptif, mais avec une réserve : au *rêve eugéniste* du docteur Pascal de *refaire une humanité toute neuve et supérieure (...), plus saine, plus forte*⁷², le romancier opposera prudemment sa conviction que *ce n'était sûrement là que le début de la folie des grandeurs*⁷³. Zola n'envisageait pas avec la même condescendance que Zarathoustra une société dans laquelle *on travaille encore car le travail est un divertissement* mais dans laquelle *on prend soin que le divertissement ne soit pas trop fatigant*.⁷⁴ Autrement dit, celle décrite dans le "Second Évangile", celui de Luc... Froment.

Peut-être est-ce en effet par la nature du dépassement de l'homme envisagé que les deux législateurs de l'humanité post-chrétienne se distinguent le plus. La perspective du *bonheur pour tous* étant étrangère à Nietzsche, plutôt indifférent à la misère sociale⁷⁵, et qui avait mis en exergue à sa politique le droit pour quelques-uns de *ne pas prendre tellement au sérieux le bonheur du grand nombre*⁷⁶. Situé hors du cadre de pensée quasi phalanstérien caractérisant le dernier Zola qu'il n'a évidemment pu lire puisqu'il est postérieur à sa démence, il aurait probablement regardé avec ironie les plans de société parfaite de ce nouvel évangéliste avec sa philosophie de *la santé par le travail*⁷⁷ qui n'est pas sans rappeler la devise de Candide : *le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin*.⁷⁸ Qu'on la confronte à celle de Nietzsche, expressément située dans le sillage du "préjugé" grec selon lequel *le travail est un avilissement car l'existence n'a pas de valeur en soi*⁷⁹ ! Comment un homme animé de *la conviction profonde que tout métier ne déshonore pas certes, mais fait à coup sûr déchoir*⁸⁰ pourrait-il s'adapter à une

71 Zola, *Fécondité* (1899), in *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, 1968, tome VIII, p. 58.

72 Zola, *Le docteur Pascal*, *op. cit.*, p. 54 & 206.

73 *Ibid.* p. 147.

74 Z Prologue § 5

75 Au § 225 de *Par delà le bien et le mal*, en opposition aux diverses écoles socialistes implicitement rangées - pour autant qu'elles prêtent attention au *plaisir* et à la *douleur* - dans les rubriques *hédonisme*, *utilitarisme* et *eudémonisme*, il précise que sa pitié ne va pas à *ces couches opprimées qui murmurent séditieusement contre leur esclavage et aspirent à la domination - ce qu'elles appellent "liberté"*.

76 « D'abord, il faut en effet permettre plus que jamais à quelques-uns de s'abstenir de la politique et de rester un peu à l'écart (...). Ensuite, il faut passer à ces quelques-uns de ne pas prendre tellement au sérieux le bonheur du grand nombre, que l'on entende par là des peuples entiers ou des couches de la population, et de se permettre à l'occasion une coupable moue ironique. » (HTH § 438) Dans ses notes de mai-juillet 1885 Nietzsche qualifiera le bonheur du plus grand nombre d'*idéal à vomir lorsqu'on a la distinction de ne pas appartenir au grand nombre* (FP XI 35[34]).

77 « En somme, j'en serais arrivé à croire uniquement au travail, à mettre la santé dans le fonctionnement équilibré de tous les organes, une sorte de thérapeutique dynamique, si j'ose risquer ce mot. » (*Le docteur Pascal*, *op. cit.*, p. 310.)

78 Voltaire, *Candide*, in *Romans et contes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 1988, p.258.

79 Nietzsche, *L'État chez les Grecs*, in *Œuvres Posthumes 1870-1873*, Paris, Gallimard, 1975, p. 177.

80 FP XI 35[76]

société dans laquelle le travail est *la grande loi, le régulateur de l'univers vivant*⁸¹ ? *Le travail par tous et pour tous*,⁸² *remis en honneur*⁸³ et devenu la nouvelle... *religion* !⁸⁴

Jean-Pierre Dumont
(Août 2019)

Notes et abréviations.

A l'exception d'*Ainsi parlait Zarathoustra* pour lequel a été privilégiée ici la traduction de Georges-Arthur Goldschmidt (« Le Livre de poche », 1972.), la plupart des extraits cités des œuvres de Nietzsche le sont à partir de l'édition Gallimard *Œuvres Complètes* (Colli-Montinari) en 14 volumes. De même pour les Fragments Posthumes des diverses éditions de « La volonté de puissance » figurant désormais aux tomes IX à XIV et abrégés ici en FP suivi du numéro du tome ainsi que de celui du fragment. Lorsque ce n'est pas le cas, la source est précisée.

Dans la mesure où pendant longtemps l'accès à ces notes posthumes se faisait par le recours à « La volonté de puissance » qui constituait donc *la référence* des commentateurs, nous avons parfois ajouté à celle aujourd'hui canonique son équivalent dans l'une ou l'autre des anciennes éditions de ce livre "qui n'existe plus" mais est encore réédité.... en adoptant les abréviations proposées par Paolo d'Iorio dans sa postface à « *La volonté de puissance* » *n'existe pas* de Mazzino Montinari (Éditions de l'Éclat, 1996, p. 128-130) :

VP1 pour l'édition de 1901 traduite par Henri Albert en 1903 et rééditée par « Le Livre de poche » en 1991...
VP 5 pour l'édition de 1935, traduite par Geneviève Bianquis et rééditée en 1995 chez Gallimard...

A : Aurore.

Ant : L'Antéchrist.

Cid. : Le crépuscule des idoles.

EH : Ecce homo.

GM : La généalogie de la morale.

GS : Le gai savoir.

HTH : Humain, trop humain.

PBM : Par delà le bien et le mal.

Z : Ainsi parlait Zarathoustra.

81 Zola, *Le docteur Pascal*, *op. cit.*, p. 311.

82 Zola, *Travail*, *op.cit.*, p. 670.

83 *Ibid.* p. 654.

84 *Ibid.* p. 669.